

LE PRODUIT

Fiction & Cie



Kevin Orr

LE PRODUIT

roman

Seuil

25, bd Romain Rolland, Paris XIV^e

COLLECTION
« Fiction & Cie »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

ISBN 978-2-02-110360-1

© Éditions du Seuil, août 2013

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com
www.fictionetcie.com

Lundi 11 juin 2012

On est sortis hier, toute la nuit. On est rentrés à 8 heures. On a mis la télé. On s'est endormis.

PEUT-ÊTRE QUE LA NOUVELLE DEVRAIT
COMMENCER PAR AUTRE CHOSE ?

IL ME FAUDRAIT MON PRODUIT !

La semaine est passée : six jours dans la chambre, dans le noir. Maman a fini par ouvrir les volets. Il neigeait dehors. Le verglas collait au ciment des immeubles et reflétait de grands éclairs blancs... quelque chose d'éloigné, quelque chose qui n'a rien à voir avec les questions qu'on se pose ici quotidiennement : le loyer, le ménage, les habits, les filles, les amis, la nourriture, l'argent, etc.

IL ME FAUT MON PRODUIT MAINTENANT
NON, OUBLIE !

On a fini par sortir de l'appartement. Dans le hall après la cage d'escalier il y avait un mini-sapin de Noël avec des guirlandes électriques rouges et vertes qui clignotaient par alternance toutes les deux ou trois secondes et demie. On est sortis dans la cour. On a cogité sur comment se cogner.

IL EST QUELLE HEURE ?
13 h PUTAIN !! ON N'ARRIVERA JAMAIS

On s'est battus avec les branches que la tempête avait arrachées aux troncs qui stagnaient à l'horizontale sur les parapets détruits. On a fait une bataille de boules de neige et on s'est cachés pour canarder les voisins qui arriveraient. L'idée intelligente a été de se positionner sous le petit balcon de la famille Allog. On entendait les voix des deux frères qui discutaient, assis sur leur rambarde. On voyait les chaussures qui se balançaient dans l'air. Des jambes pendaient comme des langues de serpent. On écouta :

– On était dans sa piaule. Normal. Elle m'a pompé, machin c'était super sympa tu vois. Mais en même temps ; bon. Voilà ! C'est trois secondes. Moi ça me fait du bien deux jours et puis...

JE VAIS ARRÊTER D'ÉCRIRE CETTE MERDE J'EN PEUX PLUS. IL ME FAUT MON PRODUIT MAINTENANT. OU AU CONTRAIRE : JE NE PENSE PLUS AU PRODUIT ET J'ÉCRIS TRÈS TRÈS RAPIDEMENT

– Elle était belle ?

– Elle était très très très belle. Je te l'ai montrée l'autre jour en vidéo. Elle était dans un miroir.

– Celle que t'avais appelée déjà ?

– Je l'avais appelée mais je ne l'avais pas vue. Et en fait elle a une gueule ! Elle est beaucoup plus belle dans la vie que sur la photo. Et en plus elle était pas là que pour l'argent tu vois parce qu'au début je lui avais dit Tu sais ça fait longtemps donc je risque de partir un peu vite alors on le fait tout doucement et puis j'ai pas le cash donc je préfère qu'on s'arrête juste avant. On commence à se faire des trucs et je lui ai dit Bon écoute, on va tout faire en fait ! Elle m'a dit Non non non, reviens la prochaine fois si tu veux. Là si t'y vas vite c'est con de remettre 50 de plus pour un coup rapide... Tu vois elle est pas que dans un truc de tune genre : Bon ok ! Tu veux ? On y va ! Non non non. Et en plus... elle m'a fait des espèces de compliments... Elle m'a dit Je peux te dire un truc ? (Et bizarrement ça m'a fait hyper plaisir, comme quand on te dit que t'es bon dans ton boulot), elle m'a dit Je suis experte hein ! Je m'y connais ! T'as un... la tienne est

hyper belle! Elle est très très belle! (*Ils rigolent.*) Comme si on m'avait dit t'as des beaux yeux, tu vois?

NE PLUS PENSER AU PRODUIT
ÉCRIRE VITE, AUTOMATIQUEMENT

– Moi on m'a jamais dit ça.

– C'est marrant hein? Et la nana c'est son job. Elle sait ce qu'elle dit. Et ce qui était à mourir de rire, c'est: elle me dit Tu veux que je me mette sur toi, machin; et elle monte. Elle se met dos à moi, en 69, sauf que moi je l'ai pas (*il doit faire un signe avec sa langue*) parce que bon, je ne connais pas donc je ne vais pas foutre ma langue n'importe où mais on a commencé à parler. Elle est restée comme ça et on a discuté. On parle un peu et je lui dis Mais t'as un cul! Un cul. C'est énorme ton cul! Elle me dit Merci. Une espèce de moment incroyablement simple! Incroyablement simple. Y a pas de pudeur. Elle arrive, elle est à poil, t'es à poil, machin... tac, bonjour, c'est cool. C'est d'une simplicité! C'est pas compliqué quoi. Et en fait, en tune, tu mets l'équivalent de ce que t'aurais mis avec une gonzesse que t'aurais draguée, même moins parce que là, une gonzesse que tu dragues c'est des coups, un dîner, un taxi, encore des coups, tu bois beaucoup alors qu'avec l'autre, et bah c'est hyper sympa, y a pas de Ouais mais je sais pas. Non! C'est ultra simple, c'est hyper clean.

– Elle vit que de ça ?

– Elle dit qu'elle a plein de boulot. Elle doit voir une dizaine de mecs par jour et comme elle prend en moyenne 200 à 300 pour chaque gars, elle se fait 2 à 3 000 euros par jour la gonzesse. C'est hallucinant. Et elle aime ça ! Je te jure. Pas comme une nympho ou je sais pas, elle me dit Non mais c'est mon kiff ! J'adore ça. Et ça fait du bien. Ça fait du bien... tu vois en ce moment j'ai envie de choses faciles. Simples ! Genre toi et moi on peut se barrer au Maroc, en Italie voir des nanas, faire des soirées, danser, mater des films. J'aurais besoin de trucs comme ça.

Les deux frères sont rentrés dans l'appartement. Personne n'avait d'idée sur la suite des événements. Un des enfants de la famille Lex a pissé sur la neige. Il fallait trouver quelque chose à faire. On a voulu entendre les bruits bizarres, les gros mots et les cris de la sœur Alcante qui hurle quand elle se fait défoncer. On a escaladé l'échelle des échafaudages à l'arrière du bâtiment. On est montés vers le troisième, on s'est arrêtés. On a rampé les uns derrière les autres sur la balustrade. Il faisait nuit donc personne pouvait nous remarquer.

Mardi 12 juin 2012

(07 h 55)

J'ai arrêté mon PRODUIT depuis ce matin. Depuis hier en fait, à 7 h du matin, quand j'ai embarqué à Roissy pour New York où je suis maintenant en visite chez des amis, Ch. & Ar. (Des sortes de parents il faudrait dire en vérité.)

Il m'a fallu toute la journée hier pour faire le voyage à cause d'une correspondance à Lisbonne qui rallongeait le trajet d'au moins 5 ou 6 heures. J'avais tellement envie de prendre mon PRODUIT! Le manque extrême et le besoin vital (mais vital!) de le CONSOMMER m'ont empêché de réfléchir et m'ont parasité toute l'imagination. J'ai dû arrêter d'écrire la nouvelle que je voulais rédiger et qui portait sur la vie d'une bande d'enfants dans une cour d'immeuble. Je pensais faire un texte à la troisième personne du singulier (ON a fait / ON a dit / ON...). Je ne pouvais que me dire IL ME FAUDRAIT MON PRODUIT, MON PRODUIT!! JE DOIS AVOIR MON

PRODUIT ; MON PRODUIT MAINTENANT¹ !!
Finalement je n'en ai pas pris car c'était trop compliqué et trop dangereux de le faire dans l'avion. L'envie est passée, revenue, passée, revenue, passée... Quand j'ai débarqué, elle avait disparu. J'avais réussi à ne prendre de PRODUIT ni dans la matinée, ni à midi, ni dans l'après-midi, ni dans la soirée.

Je me suis forcé à tenir le plus longtemps possible et je tiens encore maintenant. Il est 8 h donc aujourd'hui : mardi 12 juin 2012. 08 h 01... 02... 03... Même si cela sera extrêmement difficile, il devient envisageable d'arrêter complètement.

(08 h 05)

Je commence à arrêter. Je veux dire : OFFICIELLEMENT. Je n'en reprendrai jamais. Ce qui signifie que ça ne tiendra pas certainement (parce que pendant l'anorexie/boulimie, je me disais pareil : tu ne mangeras plus jamais et ça ne marchait pas du tout/jamais) mais que si j'arrête le PRODUIT et l'addiction au PRODUIT au

1. Cf. extrait d'hier (lundi) que j'ai pensé être une bonne idée de mettre au début du livre (avec mes pensées du moment synthétisées et reportées en majuscules) parce que tout compte fait c'est précisément ce qui a eu lieu hier pour moi.

moins quelques jours, je pourrai m'approcher de ce qu'est mon corps ou de ce qu'il pourrait ou devrait être s'il vivait sainement. Je m'embrouille. Je vais prendre une douche.

(08 h 22)

En fait c'est plutôt vers 1 ou 2 h du matin que ça s'est passé. Je me suis réveillé en pleine nuit, j'ai pensé que je pouvais arrêter mon PRODUIT. Que c'était maintenant. J'ai eu la grande, la très grande intuition que c'était maintenant (ici) que j'y arriverais si je devais un jour y arriver. J'ai réalisé qu'en finir avec cette dépendance me sauverait. Je le savais évidemment mais jusque-là, je n'avais jamais eu l'idée d'arrêter concrètement. Je ne m'en étais jamais cru capable surtout. Et j'ai pensé qu'au-delà de ce que m'apporterait mon indépendance à l'égard du PRODUIT (et la fin de mon ADDICTION) en termes de confiance, de manière d'apprécier la vie, de revivre avec mon corps, d'avoir des idées claires, de ressentir mes émotions et d'avoir des sentiments (parce que je n'ai plus de sentiments. Je ne suis plus amoureux. Je n'aime plus. Je n'ai plus de passion. Je ne suis plus l'Homme qui se bat pour atteindre un élément fondamental, etc.); au-delà de tout cela : j'ai regardé la vérité en face et me suis avoué que je savais INTIMEMENT devoir mourir bientôt si je n'arrêtais pas.

Je suis resté les yeux ouverts à fixer le plafond pendant longtemps (il y avait une araignée) et je me suis demandé si MOURIR était ce que je voulais. Je me suis sincèrement posé la question : puisque le PRODUIT me tue, pourquoi je ne me lève pas tout de suite et ne vais pas me jeter du haut du toit ? Je me suis demandé si c'était ce que je voulais (sauter par la fenêtre) et je n'avais pas de réponse claire à me donner. J'ai compté une à une les raisons que je pouvais avoir d'en finir avec la vie :

1. Mes pulsions qui me poussent et m'ont depuis longtemps poussé à cela par des biais plus ou moins directs ou détournés (comme l'anorexie/boulimie dans mon adolescence, ou comme le PRODUIT aujourd'hui).
2. La difficulté à vivre.
3. La tristesse injustifiée des gens à Paris.
4. La dépression financière réelle.
5. La difficulté d'être un garçon, c'est-à-dire un Homme...

+ quelques autres soucis personnels importants sur lesquels je n'arrive pas à m'exprimer.

Je me suis levé, j'ai ouvert la fenêtre du loft de Ch. & Ar. (ils dormaient) et je suis sorti sur les coursives en métal

qu'on trouve à l'extérieur des appartements new-yorkais. Je me suis penché vers le vide et j'ai regardé la rue. J'ai eu peur de tomber. J'ai reculé doucement et je suis rentré. J'ai mangé un peu. Je me suis recouché. Dans mon lit je me suis dit que manifestement je ne voulais pas me suicider. Je me suis dit qu'il n'y avait aucun sens à faire les choses à moitié alors j'ai pensé que si je retouchais au PRODUIT une seule fois, une seule, je devrais sauter. La prochaine fois je me dirai Saute!! Tue-toi. Et la prochaine fois je sauterai. Je pensais Soit je saute, soit je me sauve. Décide. Décide-toi! Je me sauve. Je me sauve. Sauve-toi! Je me suis endormi en ayant pris la décision d'en finir avec l'ADDICTION.

J'ai eu une espèce de vision pendant plusieurs secondes : je voyais le PRODUIT qui volait autour de moi dans la chambre. Il était aimanté à mes doigts et suivait à la trace le mouvement de ma main dans l'air, à gauche à droite, en haut en bas. J'ai brutalement et violemment ressenti une angoisse énorme – ÉNORME – comme si quelque chose de très triste venait d'arriver ; comme si j'avais choisi la mort et que j'avais décidé de me suicider et de sauter dans le vide et pas du tout de me sauver en me sevrant.

(8 h 27)

J'ai revu (littéralement REvU : c'est-à-dire RESSENTI une nouvelle fois comme si j'y étais) ce jour où ma mère

m'avait débarrassé de ma tétine alors que j'étais encore presque un bébé. Non. Je devais avoir 5 ou 6 ans. Non, 3 ou 4 ans. 5 ans peut-être, parce que j'ai arrêté (enfin on m'a forcé à l'abandonner) la tétine très tard et bref: on était en voiture et on est passés devant un manège installé sur une des places de la ville d'Auxerre. J'ai dit que je voulais qu'on s'arrête pour faire un tour. Maman m'a dit qu'on le ferait mais en revenant, après avoir fait les courses ; et on ne s'arrêterait qu'à la condition que j'abandonne la tute définitivement. J'imagine qu'il y eut une discussion sur le fait de grandir ou non (et qu'un jour j'aurais moi-même à payer mon propre loyer) mais je ne m'en rappelle pas du tout. Au contraire, dans mon souvenir, c'est quelque chose de très rapide, de très autoritaire qui s'est passé. Je vois deux moments comme une unité d'instant successifs alors qu'il a fallu qu'une voire deux heures s'écoulent entre le moment où nous sommes passés devant le manège une première fois et celui où nous sommes revenus sur la place après avoir fait ce que nous avions à faire. Le premier instant s'achève sur ma mère qui dit Nous nous arrêterons au retour si tu promets de ne plus sucer ta tute. J'acquiesce. Elle attrape ma tétine et la jette par la fenêtre. Le second instant est très rapide dans mon souvenir : nous revenons sur la place, le manège est fermé. Un drap recouvre les différents éléments (voiture, calèche, moto) sur lesquels on pouvait monter. Je me mets

à pleurer et dis qu'il faut retrouver ma tétine. Elle dit que c'est impossible qu'on puisse faire ça.

(08 h 37)

Ça y est!! Première pulsion très forte. Un grand manque. Un grand manque. **Ne pas consommer!! Ne pas consommer!! Écrire. Se servir de l'écriture pour ne pas consommer.**

(08 h 40)

Je ne sais pas vraiment si l'intérêt de se fixer des règles comme celle d'écrire un nombre précis de pages par jour sera utile dans ces circonstances. J'ai l'intuition que oui. Donc c'est ce que je fais : cinq pages par jour. On verra. De toute façon je sais que c'est la seule façon d'arriver à lutter contre l'ADDICTION.

Peut-être aussi... pour écrire quelque chose qui tienne « la distance » et tienne « sur la durée », peut-être que ça serait plus judicieux de définir une direction, un plan, une stratégie, une orientation générale ou particulière, des éléments, événements, caractères, images, symboles, métaphores, visuels originaux... etc. Des Idées. Etc., etc. MAIS J'EN SUIS INCAPABLE. RADICALEMENT.

Il faut que j'écrive et j'y arriverai mais je ne peux élaborer de stratégie. Je suis mort à cause des stratégies mal pensées. Pas de stratégies. Pas de stratégies. Pas de stratégies. Pas de stratégies. Juste quelque chose à quoi m'accrocher.

(08 h 56)

J'ai très envie de mon PRODUIT. L'instant passera. La pulsion passera. Traverser cela. J'en suis capable. Je peux. Je le ferai. Je peux. Je le ferai. Je peux. Je le ferai. Je ne suis pas un animal. Je peux. Je peux. Je peux. J'ai envie de chercher des représentations du phénomène d'addiction ; ou des explications.

NB - SUR INTERNET / ADDICTION

La question posée est celle de la constitution d'une « pseudo-pulsion » qui représente un moyen illusoire d'échapper à la dépendance suscitée par l'investissement libidinal et par le désir de l'Autre.

L'Addiction apparaît plus proche de l'acte pervers que de la mise en acte, effet des formations de l'Inconscient. La pratique analytique ne peut réduire le sujet à son addiction et se consacre donc à soutenir le sujet dans sa désaliénation

de l'identité d'emprunt représenté par l'addiction et dans son interrogation de ce que recouvre ce comportement.

Arrêter de lire ça.

(09 h 40)

ÉCRIRE ! Me jurer à moi-même de ne pas reconsommer. Je n'y arriverai pas. Je tremble. Ça sera trop difficile de tenir. Je vais sortir & marcher.

(11 h 00)

Dans la rue. J'ai des mots et des larmes qui me viennent spontanément. Ensemble. Ne pas réfléchir et s'accrocher, s'accrocher, s'accrocher à ce qu'ON a dedans. MOI : J'AI EN MOI... FAIRE LA LISTE très rapidement en écrivant à toute vitesse, automatiquement. Écrire automatiquement parce que ça m'a toujours soulagé dans les pires moments. J'AI EN MOI...

J'ai en moi : des couteaux verts, des vaisseaux renversés, des épaves ouvertes, des parois qui mentent, des voies anciennes, des pleurs tristes comme la peur de n'être jamais né, des sécheresses accroupies qui chantent « j'aime la vie sans doute mais je ne mangerai pas », des halles molles d'encens, des idéaux qu'on stèle à des carquois doyens, des demandes souches plantées dans la gorge... une joue dehors

arrachée à la mort qui jongle entre mes dents, d'autres raisins vus à l'extérieur de mon cœur coulant, des roseaux dans mes os les bitument en sillons de mes cils au bas de mon dos telle la plus fine des pluies qui viendrait dîner entre deux pierres à l'heure où l'année convertit son regard/ climat et que les voitures obèses quittent enfin la ville dont les statues animales se mettent à saigner. J'ai en moi leur cadavre qui s'épand ; douze mois, dix doigts, j'ai du son dans mon talon qui se venge, j'ai des leviers dans mes pieds, des tubas oblongs dans mes narines adultères, des organes sismiques accrochés à des ongles électriques où la prise entre tes jambes orgasme, des veines sans nacre issues des rayons lunaires qui servent de lyre à mes sois clochardisés enfouis sous le hall car il fait froid d'où l'homme vient.

(11 h 32)

À une terrasse de café. **CROIRE EN MES CHANCES
CROIRE QUE LES CHOSES VONT S'ORGANISER
CROIRE QUE JE VAIS RÉUSSIR! J'y arriverai. Ne
pas consommer !! Ne plus consommer !! Plus jamais !!**

(11 h 50)

Je ne sais plus quoi dire. Je peux écrire mais juste que
« PLUS DE PRODUIT. Ne pas se déconcentrer. IL ME
FAUT DU PRODUIT. Non... »

Je vais faire un roman. Sur une femme. Une femme (pas ma mère). Une femme qui ne prend pas de PRO-DUIT, qui n'en a jamais pris et n'en prendra jamais. Ça sera une femme qui s'est construite sur des années et des années de déception et d'ambition et d'excitation et de calculs et de tristesse et de violence et d'égoïsmes et de luttes égotiques et des années de déception et de calculs et d'égoïsmes et d'ambition, d'excitation, de tristesse, violence, luttes égotiques. Je commencerai comme ça : À présent j'admire chez Elles (les femmes) des qualités que je pensais insignifiantes jusque-là. Je NE PARLE PAS d'absence de perversité mais seulement d'une aptitude à mener une forme de Vie susceptible de s'assainir quand elle devient impraticable à court et moyen et long terme.

(14 h 00)

Un souvenir d'enfance très proche de mon état actuel : j'étais à la campagne, j'avais 8 ans. Je suis sorti de la maison en retard, sans manger. J'ai coupé par la voie ferrée. C'était interdit mais c'était aussi interdit d'arriver après 9 h à l'école donc j'ai fait ce choix. J'ai couru quand le chef de gare m'a vu marcher sur les rails mais je pense qu'il s'en foutait parce qu'il ne m'a pas suivi. Un train est arrivé d'un coup face à moi. J'ai eu peur. Je me suis collé au mur et je ne savais pas si je laissais assez d'espace entre lui et moi. J'ai senti le vent. J'ai fermé les yeux. Il y avait

